

RELIGION, TERRORISME ET « MONTÉE AUX EXTRÊMES » : À LA RECHERCHE D'UN FREIN

Domèbèimwin Vivien SOMDA

Université Catholique de l'Afrique de l'Ouest

Unité Universitaire à Abidjan (UCAO-UUA)

somda.vivien@gmail.com

Résumé

Face à l'emballement violent qui menace le monde, chercher un frein pour éviter la catastrophe finale est nécessaire. L'objectif de cette étude consiste justement à trouver ce frein et à éviter le pire. Elle se fonde sur une recherche documentaire et procède de façon analytique et déductive, en se référant à la théorie mimétique. Elle a obtenu trois résultats : d'abord, la théorie girardienne permet effectivement de dégager les implications eschatologiques de la violence ; ensuite, le frein de cette violence qui précipite la fin se trouve dans le christianisme comme religion de l'Ultime Bouc émissaire ; enfin, la violence actuelle qui s'inscrit dans la « montée aux extrêmes » comporte une double révélation : la fragilité de la démocratie africaine et la résilience du vivre-ensemble. En fait, l'étude portant sur le rapport entre religion et violence invite indirectement à compter avec le Christianisme dans la lutte contre le terrorisme.

Mots-clés : *Apocalypse, montée aux extrêmes, terrorisme, violence.*

Abstract

Facing current and repeated upheavals that threat the world, we need to find means and ways to put an end to political violence and terrorism so as to avoid a dreadful chaos. The aim of this study is to find the brakes that can stop political upheavals and prevent the world from the worst. Relying on documentary research, the work proceeds analytically and deductively, following the mimetic theory, to reach three meaningful results. First, the girardian theory does indeed make it possible to identify the eschatological implications of violence. Secondly, the brakes that can silence violence are to be found in Christianity as the religion of the "Ultimate Scapegoat." Thirdly, current violence that is part of the "rise to extremes" has a double revelation:

the fragility of African democracy and the resilience of living together. In this context, this study about the relationship between religion and violence indirectly invites us to reckon with Christianity in the fight against terrorism.

Keywords: *Apocalypse, rise to extremes, terrorism, violence.*

Introduction

L'Afrique est confrontée au terrorisme qui éprouve les États et angoisse les citoyens. Cette situation a favorisé des putschs militaires dans un contexte international marqué par une reconfiguration géopolitique, un retour de la guerre de haute intensité en Occident comme en Ukraine, une nouvelle course aux armements, une guerre commerciale, un populisme qui se nourrit parfois de « vérités alternatives » et une légitime contestation du leadership occidental. Comme le diraient C. von Clausewitz (2006, p. 49) puis R. Girard (2011, p. 25), on assiste à une « montée aux extrêmes ». Une telle montée est particulièrement remarquable dans les pays du Sahel comme le Burkina Faso, le Mali et le Niger. Elle annonce une apocalypse, d'où notre préoccupation : quel mécanisme peut-on trouver, qui évitera sinon retardera l'avènement du pire qu'attise par exemple la violence religieuse à travers le terrorisme tel qu'il sévit en Afrique de l'Ouest et au-delà ? Mais en rigueur de termes, est-il possible de considérer cette « montée aux extrêmes » comme une apocalypse ? Le Christianisme peut-il servir de frein pour arrêter ou, du moins, retarder l'emballlement vers la Fin ? Mais dans quel cadre théorique peut-on penser cette apocalypse qui se rapporte au rapport entre religion et violence ?

Les réponses à ces questions visent ensemble un même objectif : en partant du rôle que joue et est censé jouer le Christianisme, dégager les implications eschatologiques de la violence religieuse amplifiée par le terrorisme. À cet effet, elles vérifieront l'hypothèse selon laquelle la crise du terrorisme est un événement eschatologique dont la clé de lecture se trouve en

Jésus-Christ, l'Ultime Bouc émissaire. Sur le plan méthodologique, l'étude adopte une approche analytique et déductive qui s'appuie sur une recherche documentaire. Ancrée en philosophie et faisant également appel à la théologie, elle se réfère à ce qui se vit actuellement dans l'Alliance des États du Sahel (AES). Elle se développe selon un triple mouvement porté successivement par l'examen du cadre théorique, la présentation de la « montée aux extrêmes » comme une apocalypse et enfin la détermination du rôle du Christianisme dans cet emballement.

1. Religion et violence : le cadre théorique

Dans la région sahélienne confrontée au terrorisme, la crise sécuritaire prend des allures parfois tragiques. Et quand la violence s'emballe, la menace du pire se précise à l'horizon. Pour mettre rationnellement en ordre une situation parfois chaotique que connaît le Sahel, un cadre thorique est nécessaire. Relativement à notre réflexion, ce cadre théorique est marqué par l'idée de la « montée aux extrêmes » et la théorie mimétique de R. Girard qui a beaucoup médité sur la violence. Comme le soutient D. le Guay, ce théoricien du désir mimétique « peut nous aider à avancer. Il reste un appui sérieux pour nous éviter de mourir [...]. Mourir par ce retour au fondamentalisme religieux, loin de l'intelligence des textes et de la compréhension du vrai mécanisme de la violence »¹.

1.1. La théorie mimétique et la violence des religions

Élaborée à partir de recherches littéraires, la théorie girardienne montre que l'amplificateur de la violence, c'est la *mimesis*, cette disposition naturelle à l'imitation réciproque : l'Homme a tendance à désirer ce que désire l'autre et les désirs se renforcent réciproquement et rivalisent autour du même objet

¹<https://www.lefigaro.fr/vox/culture/2015/11/05/31006-20151105ARTFIG00249-religion-desir-violence-pourquoi-il-faut-lire-rene-girard.php> [Consulté le 11.04.2024].

qui finit par être transcendé et oublié selon R. Schwager (2011, pp. 131-139). En fait, les désirs rivaux et l'objet désiré forment un triangle, transformable en un face-à-face explosif. Parce que, dans le mimétisme, chaque désir veut faire sien l'objet en question, la rivalité se mue facilement en un antagonisme susceptible d'embraser la communauté entière en dressant les membres les uns contre les autres, au risque de l'autodestruction commune. R. Girard qualifie de « crise mimétique » cette situation dans laquelle chacun croit se défendre en répondant violemment à la violence qui le menace, le coup appelant un coup toujours plus fort.

[Ainsi,] la violence est une réponse. Elle n'est pas première. La rivalité, elle, est première. Le désir de ce que l'autre possède est à l'origine de tout. Le violent, lui, est d'abord un offensé [...]. Toute vengeance est une revanche. Un retour. Un second temps. Une réponse².

Pour survivre à cette situation, la communauté finit par sacrifier l'un de ses membres, choisi souvent de façon aléatoire comme le décrit R. Girard (1982, pp. 167-186) lui-même. Cette victime est alors un bouc émissaire, exécuté pour une faute qu'il n'a pas commise. Sur elle, la communauté se décharge de ses peurs et de sa hargne. Vidée ainsi de la charge violente mise en ébullition par le mimétisme, elle s'apaise finalement.

D'une certaine façon, le sacrifice brise le miroir des rivalités. Elles ne se voient plus, ne se répondent plus l'une l'autre. La réconciliation s'opère donc sur le dos d'un autre. Ce meurtre fondateur, instaure des rites qui eux-mêmes font

²<https://www.lefigaro.fr/vox/culture/2015/11/05/31006-20151105ARTFIG00249-religion-desir-violence-pourquoi-il-faut-lire-rene-girard.php> [Consulté le 11.04.2024].

naître les institutions. Et c'est ainsi que naît la culture et toutes les institutions qui la mettent en forme³.

Pour prévenir des crises semblables, l'on ritualise le lynchage dont la répétition symbolique défie progressivement la victime. Ainsi naît le sacrifice qui fonde et structure la culture. Il a besoin de la religion pour être géré dans le cadre du sacré archaïque. Mais qui dit sacrifice, dit violence selon R. Girard (2010, pp. 9-61). Elle frappe les victimes et menace la communauté. Ordonnée au sacrifice et vécue par des Hommes habités par le mimétisme, la religion ne peut que contenir la violence au double sens de conserver à l'intérieur d'elle et de retenir une force qui menace de déferler. La religion contient la violence qui bouillonne en elle et barre la route de sa dangereuse expansion. Elle prêche la paix parce qu'elle connaît, au sens étymologique de ce verbe, la violence qu'elle redoute. Au fond du terrorisme djihadiste, une rivalité autour de l'idée de Dieu est à l'œuvre. Disposant du monopole de la violence légitime et garant de la liberté d'opinion et de croyance, l'État se doit d'éteindre la violence de cette rivalité et de garantir la paix et la prospérité à tous. Il est attaqué parce qu'il empêche les djihadistes d'atteindre leur fin en s'imposant aux autres. Dans ce contexte, chaque religion se préoccupe plus que jamais de la paix de peur de disparaître. C'est pourquoi, le terrorisme qui inscrit les sociétés ouest-africaines dans une « montée aux extrêmes » est un véritable défi pour les religions qu'elles pratiquent.

1.2. Le terrorisme et la « montée aux extrêmes »

Militaire et théoricien de la guerre, C. von Clausewitz est l'auteur de l'expression « montée aux extrêmes ». Cette montée a partie liée avec la guerre totale qui, heureusement, n'advient

³<https://www.lefigaro.fr/vox/culture/2015/11/05/31006-20151105ARTFIG00249-religion-desir-violence-pourquoi-il-faut-lire-rene-girard.php> [Consulté le 11.04.2024].

jamais parce que toute guerre est limitée par ses buts politiques. L'action militaire est un simple moyen qui évite de son mieux l'autodestruction commune selon C. von Clausewitz (2006, pp. 46-47). La « montée aux extrêmes » se développe mimétiquement grâce à trois interactions : l'utilisation extrême de la force, la volonté d'anéantir ou de soumettre les forces adverses et enfin la tension extrême qui habite celles-ci selon C. von Clausewitz (2006, pp. 39-41). Tout cela occasionne une course aux armements, qui rend cette montée toujours plus dangereuse.

R. Girard (2011, p. 25) a récupéré et conceptualisé l'expression de C. von Clausewitz. Quand la rivalité mimétique dégénère en crise violente, se développe une surenchère macabre qui annonce la fin. C'est dans cette escalade que le théoricien du désir mimétique voit en effet la « montée aux extrêmes ». Dans le contexte actuel marqué par le développement des armes de destruction massive en général et la promotion de l'arme atomique en particulier, la « montée aux extrêmes » s'apparente clairement à une course entêtée vers l'abîme. Dans cette course, l'on trébuche sur le terrorisme qui, dans un monde globalisé, peut servir facilement de torche qui enflamme. Si l'Afrique se croyait trop éloignée de l'Afghanistan des talibans, de l'Irak et de la Syrie de l'État Islamique, si les chefs d'État africains ont avalisé par leur silence la destruction de la Libye et sont allés ensuite pleurer aux côtés du Président français les victimes de *Charlie Hebdo* et du Bataclan, les pays ouest-africains sont désormais traumatisés par le terrorisme qui les aspire vers le fond sans que, pour le moment, les États et leurs partenaires puissent l'arrêter.

Dans un contexte de violence aggravée par les tensions géopolitiques, le terrorisme peut être le détonateur d'une guerre mondiale. En effet, les actions terroristes peuvent être soutenues par certaines puissances en quête d'alliés pour accomplir les basses besognes. En attendant, l'on constate avec R. Girard

(2011, p. 352) que « le terrorisme a encore fait monter d'un cran le niveau de la violence. Ce phénomène est mimétique et oppose deux croisades, deux formes de fondamentalismes ». Si le terrorisme en général peut ainsi accélérer la « montée aux extrêmes », le terrorisme religieux comme le djihadisme est plus pernicieux et plus dangereux. Malheureusement, l'Afrique de l'Ouest fait face au terrorisme religieux qu'exercent Boko Haram, Al-Qaïda au Maghreb et le Groupe de Soutien à l'Islam et aux Musulmans qui, en plus de semer la mort, s'ingénient à provoquer la division au sein des populations. Et si les autres croyants répondaient aux djihadistes par la violence, ce serait l'embrasement total dont personne n'entrevoit l'issue. A cours de cette rivalité contagieuse et tragique du djihadisme qui cherche à atteindre les côtes atlantiques, la motivation religieuse apporte aux uns une énergie dont, heureusement, sont privés les autres pour le moment.

En résumé, la théorie mimétique, le terrorisme et, précisément, le djihadisme forment ensemble la constellation théorique qui met en valeur la « montée aux extrêmes » comme une marche apocalyptique.

2. La « montée aux extrêmes » comme une marche apocalyptique

L'apocalypse n'est pas à comprendre uniquement sous le signe de la catastrophe finale qui menace ; elle signifie également dévoilement. En fait, parler de la « montée aux extrêmes » comme une marche apocalyptique, c'est l'envisager à la fois comme un dévoilement progressif et l'acheminement vers la Fin ultime à cause des crises mimétiques.

2.1. La « montée aux extrêmes » comme révélation

Comme révélation, la « montée aux extrêmes » fait apparaître deux choses en Afrique occidentale : la fragilité des

jeunes démocraties et la résilience du vivre-ensemble dans un contexte pluraliste. En ce qui concerne l'expérience démocratique, cette partie du continent pouvait se vanter d'un enracinement certain. Ainsi, les Burkinabè pouvaient être fiers d'avoir déboulonné du pouvoir Blaise Compaoré qui faisait de son long règne le gage d'institutions fortes. En effet, à Barack Obama qui avait déclaré en 2009 : « L'Afrique n'a pas besoin d'hommes forts, mais de fortes institutions »⁴, le Président Burkinabè avait répondu en 2014 : « Il n'y a pas d'institution forte s'il n'y a pas, bien sûr, d'homme fort [...]. Il n'y a pas, aussi, d'institutions fortes s'il n'y a pas une construction dans la durée »⁵. Mais par l'Insurrection Populaire de 2014, l'histoire a donné raison à Obama : « Chaque nation façonne la démocratie à sa manière, conformément à ses traditions. Mais l'histoire prononce un verdict clair [...] »⁶. Dans cette logique, les Burkinabè qui avaient pu chasser Blaise Compaoré du pouvoir mirent également en échec le putsch du Général Gilbert Diendéré qualifié du « coup d'État le plus bête du monde »⁷.

Mais l'avènement du terrorisme révèle que l'enracinement démocratique n'était pas si profond au Sahel, comme on le pensait. Les acquis démocratiques sont comme remis en cause dans toute l'Alliance des États du Sahel (AES). Des régimes « démocratiquement » mis en place sont balayés par des putschs applaudis. On peut penser que c'est la détresse due aux attaques djihadistes qui explique que Burkinabè, Maliens et Nigériens acceptent de nouveau des gouvernements de militaires. Dans ce cas, les entorses démocratiques s'inscrivent dans la stratégie de survie de la nation. Quand la Patrie est en péril, aucune mesure n'est trop forte, si elle est

⁴ http://www.lemonde.fr/afrique/article/2009/07/13/l-afrique-n-a-pas-besoin-d-hommes-forts-mais-de-fortes-institutions_1218281_3212.html [Consulté le 13.04.2024].

⁵ <http://www.rfi.fr/emission/20140807-blaise-compaore-histoire-usa-pas-celle-afrique> [Consulté le 13.04.2024].

⁶ http://www.lemonde.fr/afrique/article/2009/07/13/l-afrique-n-a-pas-besoin-d-hommes-forts-mais-de-fortes-institutions_1218281_3212.html [Consulté le 13.04.2024].

⁷ <https://www.la-croix.com/Monde/Afrique/Au-Burkina-Faso-coup-dEtat-plus-bete-monde-occupe-toujours-esprits-2016-09-16-1200789414> [Consulté le 13.04.2024].

nécessaire pour apporter le salut. Ce qui est inquiétant, c'est d'entendre de plus en plus dire ou de faire croire que la démocratie n'est pas une priorité, comme si elle et la lutte contre le terrorisme étaient deux contraires mal faits. Or, la démocratie peut précisément être une chance pour cette lutte. Les lois peuvent en effet être modifiées démocratiquement pour la survie de l'État-nation attaquée et pour la sécurité dans la sous-région.

Contrairement à la fragilité démocratique, la « montée aux extrêmes » révèle la résilience du vivre-ensemble des peuples du Sahel. Le terrorisme a vraisemblablement parié sur son éclatement pour prospérer, puisque chaque pays est caractérisé par un pluralisme culturel et religieux. Concernant le pluralisme culturel, l'on note que tous les pays de l'AES sont multiculturels. Leurs peuples respectifs sont en effet constitués d'une diversité d'ethnies ; la langue, les us et coutumes diffèrent d'un peuple à l'autre. Relativement au Mali par exemple, un autoportrait note que se trouve aujourd'hui sur le territoire du Mali, une multitude de groupes ethniques [...]. Malgré les échanges entre les peuples, chaque communauté a gardé des éléments de sa culture et de ses traditions, lesquels se sont perpétués à travers le temps pour finir par faire du Mali d'aujourd'hui une terre de diversité socioculturelle, ethnique et même politique (IMRAP, 2015, p. 24).

Parmi les 20 millions de Nigériens, l'on compte des Haoussas (53,5%), des Djermas, des Sonrhais, Wogos et des Kourteïs (19%), des Touaregs (10,6%), des Toubous (0,5%) et des Arabes (0,3%) sans oublier les Kanouris (4,6%), les Boudoumas et les Peulhs (10,4%)⁸. Avec sa soixantaine de groupes socioculturels, le Burkina Faso bat le record de la diversité culturelle. En s'en tenant aux langues, le recensement général de 2019 dont les résultats ont été publiés en 2022, indique par exemple que le moore est parlé par 52,9% de la population, le fulfulde (7,8%), le gulfancema (6,8%), le dioula

⁸ <https://embassyofniger.org/presentation-2/> [Consulté 13.04.2024]

(5,7%), le bissa (3,3%), le bwamu et le dagara (2,0%) chacun selon INSD (2022, p. 48). Dans ce contexte, on pouvait s'attendre à ce que les stigmatisations et l'appartenance ethnique des terroristes provoquent des conflits intercommunautaires et compromettent le vivre-ensemble multi-ethnique, mais il n'en est rien pour le moment, heureusement. Certes, il y a eu des frictions et des tragédies comme à Yirgou en 2019, mais la cohésion sociale résiste encore.

Pour ce qui est de la diversité religieuse, l'on sait qu'il y a trois grandes religions (Islam, Christianisme et Religion Traditionnelle Africaine) dans l'AES, l'Islam étant majoritaire. Cette religion « est la plus pratiquée au Burkina (63,8% de musulmans). Suivent dans l'ordre décroissant les religions catholique (20,1%), animiste (9,0%) et protestante (6,2%) » (INSD, 2022, p. 47). Au Mali comme au Niger, près de 95% de la population pratiquent un Islam tolérant. Mais cette prépondérance de l'Islam n'impacte pas négativement le vivre-ensemble. Comme l'explique A. Sounaye (2011, p. 1), « les pays de la bande sahélienne pratiquent un Islam qui, hors de sa sphère de naissance, s'est développé en harmonie avec les traditions d'Afrique ». Alors que les djihadistes se réclament de l'Islam et tuent au nom d'Allah, les populations savent distinguer, d'une part, les musulmans épris de paix et, d'autre part, des individus et groupes radicalisés qui ont une vision étriquée de l'Islam et l'exploitent à des fins discutables. Dans le contexte d'une crise à connotation religieuse, le bon fonctionnement du dialogue interreligieux est à saluer. Mais ce dialogue qui doit encore s'approfondir, ne peut seul servir de frein à la dangereuse « montée aux extrêmes ».

2.2. La « montée aux extrêmes » comme accélération vers la Fin

Par rapport à la « montée aux extrêmes », « René Girard [...] met l'accent sur un processus d'imitation qui oppose les

hommes entre eux. Tout débute par la rivalité. Cette rivalité appelle en retour la vengeance, la vengeance le meurtre et le meurtre la vengeance. L'humanité entre ainsi dans un cercle sans fin »⁹ qui risque d'anéantir tout le monde. Autrement dit, la « montée aux extrêmes » fait courir aux communautés concernées le risque d'anéantissement. Le terrorisme djihadiste rend ce risque plus inquiétant. Selon un constat de M. Geoffroy (2005, p. 34), « il y a une augmentation des groupes terroristes religieux dans le monde. Au-delà de l'augmentation numérique des actes de violence religieuse dans le monde », il y a une amplification de la violence qui rappelle les crises mimétiques dans la théorie girardienne. Si les djihadistes cherchent à défendre la cause de Dieu et à imposer un certain Islam par la violence, leur comportement et leurs actions sont plus intelligibles si l'on prend au sérieux la *mimésis* dont parlait R. Girard. Ces djihadistes se croient engagés dans une rivalité autour du vrai Dieu et de la vraie pratique religieuse, au point que ceux qui croient autrement, vivent autrement leur foi et célèbrent différemment leur culte sont vus par eux comme des égarés à convertir ; des ennemis à soumettre. Ils peuvent même être éliminés pour la gloire de Dieu.

Dans cette rivalité mimétique qui oppose les combattants de la liberté à la nébuleuse djihadiste qui étend ses tentacules comme une hydre, l'armement contribue à faire la différence comme le prévoyait C. von Clausewitz (2006, pp. 39-41) au sujet de la « montée aux extrêmes ». Si, à Dieu ne plaise, les djihadistes venaient à disposer de vecteurs aériens dans l'AES, la violence monterait inexorablement d'un cran. En attendant, ils se livrent à une sorte d'attentats-suicides. Conscients du fait d'être surveillés par l'Armée qui peut désormais les frapper à distance, ils continuent pourtant d'attaquer : ils tuent en sachant

⁹<https://www.lefigaro.fr/vox/culture/2015/11/05/31006-20151105ARTFIG00249-religion-desir-violence-pourquoi-il-faut-lire-rene-girard.php> [Consulté le 11.04.2024].

qu'ils seront tués ; ils tuent pour être tués, un peu comme dans les attentats-suicides. On ne sacrifie plus des victimes pour survivre à la violence, on se fait victime avec les autres, dans l'espoir d'un mieux-vivre dans l'au-delà. R. Girard (2011, p. 130) avait déjà noté que « les attentats-suicides [...] une inversion monstrueuse des sacrifices primitifs : au lieu de tuer des victimes pour en sauver d'autres, les terroristes se tuent pour en tuer d'autres. C'est plus que jamais un monde à l'envers ». Pire, en se faisant tuer, les terroristes passent pour des martyrs susceptibles de faire des émules.

Du reste, dans cette « guerre asymétrique » où chacun veut aller jusqu'au bout en anéantissant l'adversaire, les djihadistes n'ont que faire de l'éthique. Pour ces radicaux qui croient mener une « guerre sainte », le raisonnement est simple :

C'est Dieu lui-même qui bénit et ordonne la violence guerrière. Donc, si je crois vraiment que c'est Dieu lui-même qui m'ordonne de tuer, pourquoi me tourmenter la conscience ? Je n'ai qu'à obéir : la guerre n'est plus un mal qu'il faut chercher à éviter ou, du moins, à limiter (perspective éthique de la « guerre juste ») ; c'est un bien, un acte d'obéissance à Dieu. Comme, de plus, ce Dieu me promet le paradis si je meurs au combat, pourquoi craindre la mort ? [...]. Dans la guerre sainte sont ainsi neutralisés les deux grands freins qui, d'ordinaire, retiennent les hommes d'entrer en guerre : le scrupule moral (tuer, au nom de quoi ?) et la peur de la mort (mourir, pour quoi ?). La guerre sainte, c'est donc la guerre sans freins. C'est aussi la guerre simple (tout le bien d'un côté, tout le mal de l'autre) et la guerre sans fin : quand on croit se battre pour Dieu, on est peu enclin à accepter des compromis pour faire la paix, car comment

transiger sur un objectif que l'on s'imagine avoir reçu de Dieu ?¹⁰

Tout cela fait de la « montée aux extrêmes » une course entêtée vers la Fin qui s'entend comme fin dans l'histoire et fin de l'histoire dans laquelle des puissances nucléaires se menacent. En outre, dans un contexte où certains réclament le droit pour tous les pays qui le peuvent, de se doter de l'arme nucléaire, il n'est pas exclu que cette arme tombe un jour entre les mains quelques « fous de Dieu », pressés de recevoir la récompense promise et voulant débarrasser du monde les mécréants et les mauvais croyants. Poursuivi par un chien qui menaçait qui menaçait sa récompense éternelle, coincé dans un tunnel, « gémissant, pleurant et criant »¹¹, Abou Bakr al-Baghdadi n'aurait pas hésité à appuyer sur les codes nucléaires, s'il en avait eu la possibilité. Dans cette ambiance générale qui fait peur, le Christianisme pourrait servir de frein à l'emballement.

3. Le Christianisme comme frein dans la « montée aux extrêmes »

Dans la marche de l'histoire, le Christianisme s'annonce à la fois comme un frein au service de la Fin dont l'« ad-venue » ne nécessite pas l'accumulation toujours plus importante de boucs émissaires. Pour y voir clair, il importe de comprendre cette religion comme celle de l'Ultime Bouc émissaire et de présenter son efficacité contre l'emballement mimétique qu'attise la violence religieuse.

¹⁰<https://www.doctrine-sociale-catholique.fr/la-doctrine-sociale-en-debat/318-violence-les-religions-en-accusation> [Consulté le 11.04.2024].

¹¹ <https://www.letemps.ch/monde/abou-bakr-albaghdadi-mort-un-chien> [consulté le 13.04.2024].

3.1. Le Christianisme comme la religion de l'Ultime Bouc émissaire

Dans l'apocalyptique montée vers la Fin, le Christianisme peut servir de frein à l'emballement mortifère, parce qu'il provient du sacrifice de l'Ultime Bouc émissaire. Jésus Christ est l'Ultime Bouc émissaire non seulement parce qu'il est le dernier de la série des victimes innocentes qui passent pour coupables aux yeux du grand et dont la mort apporte la paix. Tout le monde le sait désormais : ceux que la mythologie gréco-romaine considérait comme coupables, les personnes et les groupes humains qui sont écrasés par les foules déchaînées ne sont généralement pas coupables.

Chez R. Girard (1982), le concept de bouc émissaire ne désigne pas seulement des innocents sacrifiés pour protéger les autres, mais également le mécanisme même qui génère ces victimes : il s'agit souvent d'un engrenage qui dépasse ceux qui le font fonctionner. Ainsi, le Sanhédrin savait que Jésus ne méritait pas la mort, mais il devait être sacrifié pour le salut du peuple. Pilate était convaincu de l'innocence de Jésus, mais l'a condamné pour sauver sa vie et son poste. Excité, soudoyé, le peuple a préféré la vie du meurtrier Barrabas à celle du prédicateur itinérant venu de Galilée. Ce Barrabas était probablement un rebelle qui s'attaquait à l'occupant romain. Or, ce sont de telles attaques qui ont fait que le Grand Conseil craignait pour le peuple. Dans la mort de Jésus, les soldats ont exécuté une sentence judiciaire sous la supervision du centurion : ce faisant, ils ont accompli leur devoir d'état. Judas lui-même a livré Jésus, « afin que l'Écriture s'accomplisse ». Un véritable mécanisme du bouc émissaire est à l'œuvre. Sachant tout cela, Jésus a invoqué la miséricorde divine sur tous ces acteurs qui, prisonniers d'un engrenage qui les dépasse, sont agis en fait : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23,34). La passion-mort-résurrection de Jésus a

désaxé ce mécanisme en mettant en lumière l'innocence des victimes : la conscience de la culpabilité de la victime encourage la foule coalisée au lynchage, mais la reconnaissance de l'innocence des victimes la désarme. En Jésus, cette innocence est reconnue.

Née de l'exécution et de la résurrection de Jésus, l'Église est appelée à prendre le parti des victimes. Mieux, elle doit continuer à désaxer le mécanisme du bouc émissaire en proclamant l'innocence des victimes. Ce faisant, elle annonce la vérité qui libère (Jn 8,32) comme elle a jadis libéré Suzanne et l'anonyme femme adultère (Jn 8, 1-11). En fait, pour sauver une personne des mains d'une foule déchaînée, il faut réussir à faire comprendre à ses membres qu'ils se trompent. C'est ainsi que le petit Daniel avait pu sauver la vie de Suzanne condamnée (Dn 13). La femme adultère (Jn 8, 1-11) n'a pas reçu de cailloux, non seulement parce que personne n'avait osé jeter le premier caillou pour déclencher mimétiquement sa lapidation, mais surtout parce que Jésus venait de révéler aux accusateurs leur propre culpabilité. S'il est vrai que, dans l'AES, le terrorisme est l'expression la plus hideuse du mal, il n'est pas moins vrai que certains terroristes ne sont que les pièces d'un engrenage, les victimes d'un système qui les utilise. Endoctrinés, pris sous l'effet des stupéfiants, ils sont exposés à la mort pendant que les chefs et commanditaires se cachent pour vivre et faire fonctionner ce système, œuvre de celui-là qui est menteur depuis le commencement et meurtrier pour toujours (cf. Jn 8,44).

Jésus étant le chemin qui conduit au Père, la vérité qui libère et la vie qui ne finit point, ses disciples se doivent d'être les témoins de cette vérité qui sauve la vie. Ainsi, annoncer la vérité de l'Évangile, c'est enseigner que toute vie est sacrée et que Dieu ne peut ni être violent sous peine de se contredire, ni ordonner des actes violents puisqu'il prescrit d'aimer même les ennemis. Dès lors, suivre l'Ultime Bouc émissaire, c'est s'engager dans une religion qui refuse absolument de pactiser

avec la violence. Une religion qui recourt à la violence pour convertir les âmes et gouverner ses adeptes ne peut véritablement se dire révélée ; elle demeure enfermée dans le religieux archaïque. Donc, pour être crédible dans cette crise djihadiste qui exhale la violence religieuse, l'Église doit surtout proclamer la vérité qui libère des sacrifices mortifères et freine les emballements apocalyptiques. En cela, D. Le Guay a raison :

[...] le christianisme, dans un souci de vérité, retire à l'homme ses « béquilles sacrificielles » en reconnaissant la pleine et entière innocence de la victime. Le Christ, dit et reconnu innocent, n'endosse plus la culpabilité sociale bien commode pour justifier des sacrifices. « *Le religieux*, dit René Girard, *invente le sacrifice ; le christianisme l'en prive* ». Cette privation est un pari éthique, une invitation à sortir du cycle de la violence par le haut (les *Béatitudes*). Et si les hommes s'accordaient entre eux au diapason de la bienveillance ! Tel est le sens de l'invitation chrétienne¹².

En somme relativement à la « montée aux extrêmes » qui décline comme révélation et menace, le Christianisme doit dévoiler l'innocence des victimes de sorte à désamorcer le mécanisme du bouc émissaire. Dans ce sens, il est appelé plus que jamais à promouvoir la paix dans l'amour et la justice.

3.2. La Fin retardée et préparée par la recherche de la paix dans l'amour et la justice

Quoi que l'on dise de la pensée de R. Girard, il « reste une certitude : le religieux empêche la société de se détruire.

¹²<https://www.lefigaro.fr/vox/culture/2015/11/05/31006-20151105ARTFIG00249-religion-desir-violence-pourquoi-il-faut-lire-rene-girard.php> [Consulté le 11.04.2024].

Certitude d'autant plus vitale que nous assistons à une montée planétaire de la violence religieuse avec le risque d'une déflagration totale »¹³. Cette réflexion de D. Le Guay oriente vers le discours eschatologique. Et F. Guibal de préciser que « centrée sur la violence, l'œuvre de René Girard explore le soubassement anthropologique du message chrétien. Face au déchaînement des violences apocalyptiques, sa pensée audacieuse nous invite à conjuguer amour et justice »¹⁴. Chez le théoricien du désir mimétique, si les fins dernières sont effectivement envisagées dans l'au-delà du temps et de l'espace, leur ère est déjà ouverte d'une certaine manière. Avec l'histoire qui s'accélère depuis l'Événement Jésus-Christ qui a démasqué le mensonge du bouc émissaire comme mécanisme, la Fin est déjà là ; l'avènement de ce qui est absolument neuf a déjà commencé, même s'il est encore retardé.

Le théoricien du désir mimétique a adopté le concept paulinien de *katechon* (2 Th 2, 6-8) issu du verbe *katechein* (empêcher, retenir, arrêter) par lequel l'apôtre s'évertuait à expliquer aux Thessaloniciens pourquoi la parousie tardait. Dans sa lecture apocalyptique de la marche du monde, R. « Girard souligne le rôle du *katechon* frustré de la société de consommation, qui diffère aussi de l'explosion apocalyptique des rivalités mimétiques dans notre monde indifférencié, mais seulement de manière provisoire [...] », comme le dit D. H. Gonzalez, (2010, pp. 143-144). Ce temps ralenti, retenu peut être mis à profit par l'Homme pris dans le mimétisme violent de se convertir et de se disposer à accueillir l'*Eschatos*, le « neuf absolu » qui apporte la Paix, l'Amour, la Joie et la Réconciliation sans victimes. Cette séparation progressive d'avec la violence s'inscrit dans le processus d'hominisation

¹³<https://www.lefigaro.fr/vox/culture/2015/11/05/31006-20151105ARTFIG00249-religion-desir-violence-pourquoi-il-faut-lire-rene-girard.php> [Consulté le 11.04.2024].

¹⁴<https://esprit.presse.fr/article/francis-guibal/face-a-la-violence-la-pensee-audacieuse-de-rene-girard-38676> [Consulté le 11.04.2024].

dont l'achèvement suppose, selon R. Girard (2011, p. 212), l'événement Jésus Christ et l'apocalypse :

C'est pour cela que l'eschatologie n'est que l'avvers d'une réalité scientifique, si l'on se place dans une perspective darwinienne. C'est parce que l'homme était inachevé, parce qu'il avait recours au mensonge du sacrifice, que le Christ est venu achever cette hominisation. Cet achèvement est avènement [...]. L'Apocalypse vient donc avant la Passion. Il fallait que fût évoquée, dans les Évangiles, la fin possible de l'humanité, pour que Ponce Pilate, ignorant la profondeur de sa déclaration, pût dire à la foule « Ecce Homo ». « Voici l'homme », celui qui va mourir parce qu'il est innocent.

C'est dans ce contexte que le Christianisme peut exercer son rôle « catéchonique » en convertissant les cœurs dans l'amour et la paix. L'option résolue de Jésus-Christ pour la non-violence n'est pas l'expression d'un pacifisme naïf. Il est de la nature et de la logique de Dieu que d'être non-violent, même si les religions mettent du temps à le percevoir. Fils du Père qui est amour (1 Jn 4,8) et témoin de ce Dieu qu'il est venu faire connaître en sa vérité (Jn 1,18), Jésus ne peut que rejeter la violence et propager l'amour qui unit et sauve. La mission de l'Église, c'est de témoigner de cet amour dans la non-violence et d'y former ses fils et filles puisque c'est précisément sur cet amour qu'ils et elles seront jugé(e)s au dernier jour. Or, qui dit amour, dit paix et cette paix requiert la justice. Mais dans l'histoire, la paix est toujours menacée d'être prise au piège du mécanisme victimaire. Selon une des hypothèses de la théologie dramatique d'Innsbruck qui s'appuie justement sur la théorie girardienne, une paix profonde n'est possible entre les Hommes

qu'avec l'aide de Dieu. Laissés à eux-mêmes, ceux-ci cèdent à la violence. Si des Hommes arrivent à se réconcilier sans Dieu, c'est aux frais d'un tiers.

Par ailleurs, dans la tension apocalyptique qu'il vit et que le terrorisme rend particulièrement menaçant, le Christianisme qui est connu pour ses œuvres caritatives doit insister davantage sur la justice, pour jouer un rôle de retardateur. Parce que les djihadistes aiment à recruter dans les milieux défavorisés, promouvoir la justice est nécessaire à la lutte contre l'extrémisme. En effet, « il est impossible de mettre un terme au terrorisme par des actes de représailles militaires, d'autant plus que les auteurs des attentats suicide, et les jeteurs de pierres relativement inoffensifs, ne sont apparemment pas effrayés par les quantités d'armements » selon H. Küng (2005, p. 118). Pour « éradiquer le mal du terrorisme à sa racine », les armes ne suffisent pas ; « les sommes astronomiques d'argent dépensées pour les armes tant en Occident que dans les pays arabes doivent être investies dans des réformes sociales » selon H. Küng (2005, p. 119). C'est pourquoi, en contexte de terrorisme, l'Église qui annonce le salut de Dieu appuie sur le frein contre l'emballement catastrophique en se faisant un témoin crédible de vérité et d'amour, de justice et de paix. Elle n'arrêtera pas la marche d'un monde qui va naturellement vers sa fin, mais pourra faire en sorte que cette fin conduise à Jésus-Christ l'*Eschaton*. Cela donnera un sens à ces propos de J. P. Dupuy (1979, p. 134) : « Les hommes se sont laissé entraîner par un cyclone qui les emporte Dieu seul sait où. Girard nous dit que c'est vers l'œil du cyclone, lieu pacifique où une humanité enfin réconciliée avec elle-même s'ouvrira au Royaume-qui-n'est-pas-de-ce-monde ».

Conclusion

En somme, « sur notre planète, où les êtres humains ont émergé de l'animalité, il n'y a jamais eu de société paradisiaque

dénuée de violence », d'après H. Küng (2005, p. 108). Il est désormais clair qu'avec le terrorisme en général et le djihadisme en particulier, cette violence s'est amplifiée en menaçant de déborder et de se répandre comme un volcan puissant qui ravage tout sur son passage. Au terme de l'étude, trois petits résultats sont atteints. Premièrement, la théorie girardienne permet une lecture eschatologique du terrorisme, en général, et de la violence religieuse qu'il contient, en particulier. Cela révèle l'intérêt de cette théorie pour les sociétés confrontées à la violence terroriste en général et au djihadisme en particulier. Pendant que certains s'enferment dans un souverainisme intellectuel, on se rend compte qu'une pensée venue de loin peut éclairer et pousser à aller plus loin. Deuxièmement, la « montée aux extrêmes » que favorise la violence terroriste révèle la fragilité de la démocratie et la résilience du vivre-ensemble en contexte de pluralisme, dans l'AES. Pour sauver la démocratie et travailler pour le bien de l'Homme épris de liberté dans la prospérité, il reste donc beaucoup de travail. Troisièmement, en tant que religion de l'Ultime Bouc émissaire, le Christianisme peut servir de frein pour retarder l'emballement catastrophique vers la Fin, du fait du terrorisme, en général, et du djihadisme, en particulier. Mais le bon fonctionnement de ce frein en contexte de pluralisme religieux requiert la laïcité qu'il faut encore promouvoir en Afrique, à l'abri du phénomène des religions dominantes et de l'instrumentalisation politique de la Religion Traditionnelle Africaine, au moment où l'Afrique tente de reprendre sa lutte contre le colonialisme et l'impérialisme.

Références bibliographiques

CHAMPEAUX Nicolas, 2014, « Blaise Compaoré : « Pas d'institutions fortes, sans une construction dans la durée ». Publié le 07 août 2014, URL :

<http://www.rfi.fr/emission/20140807-blaise-compaore-histoire-usa-pas-celle-afrique> [Consulté le 13 avril 2024].

CLAUSEWITZ Carl (von), 2006, *De la guerre*, Perrin, Paris.
DÉGNI CONGO Paulin, **SEMPORÉ Sidbe**, 2015, *La Bible africaine*, Paulines, Kinshasa.

DUPUY Jean-Pierre, 1979, Le signe et l'envie. In : L'enfer des choses. Girard et la logique économique, P. DUMOUCHEL & J.-P. DUPUY, pp. 15-134, Seuil, Paris.

GEOFFROY Martin, 2005, « Le nouveau paradigme de la violence religieuse comme forme de résistance et de contrôle social dans le contexte de la modernité avancée ». In : *Religiologiques*, 31/2005, pp. 27-36.

GIRARD René, 1982, *Le bouc émissaire*, Grasset, Paris.

GIRARD René, 2010, *La violence et le sacré*, Fayard/Pluriel, Paris.

GIRARD René, 2011, *Achever Clausewitz*, Flammarion, Paris.

GONZALEZ Hernández Domingo, 2010, Théologie politique et théologie impolitique : Juan Donoso Cortés et René Girard. In : René Girard. La théorie mimétique : de l'apprentissage à apocalypse, Ch. RAMOND, pp. 105-106, PUF, Paris.

GRAFFENRIED Valérie (de), 2019, « Abou Bakr al-Baghdadi : « Il est mort comme un chien ». Publié le 27 octobre 2019, URL : [https://www.letemps.ch/monde/abou-bakr-albaghdadi-mort-un-](https://www.letemps.ch/monde/abou-bakr-albaghdadi-mort-un-chien?srsltid=AfmBOorNMcb1fL26vCUGp5Uu00lThYmb_pSoyW2DTIUk49wslOvjBe5T)

[chien?srsltid=AfmBOorNMcb1fL26vCUGp5Uu00lThYmb_pSoyW2DTIUk49wslOvjBe5T](https://www.letemps.ch/monde/abou-bakr-albaghdadi-mort-un-chien?srsltid=AfmBOorNMcb1fL26vCUGp5Uu00lThYmb_pSoyW2DTIUk49wslOvjBe5T) [Consulté le 13 avril 2024].

GUAY Damien (Le), 2015, « Religion, désir, violence : pourquoi il faut lire René Girard ». Publié le 05 novembre 2015, URL : <https://www.lefigaro.fr/vox/culture/2015/11/05/31006-20151105ARTFIG00249-religion-desir-violence-pourquoi-il-faut-lire-rene-girard.php> [Consulté le 11 avril 2024].

GUIBAL Francis, 2016, « La pensée audacieuse de René Girard », URL : <https://esprit.presse.fr/article/francis->

guibal/face-a-la-violence-la-pensee-audacieuse-de-rene-girard-38676 [Consulté le 11 avril 2024].

IMRAP, 2015, *Autoportrait du Mali. Les Obstacles à la Paix*, Imrap et Interpeace, Bamako.

INSD, 2022, *Cinquième recensement général de la population et de l'habitat du Burkina Faso. Synthèse des résultats définitifs*, INSD, Ouagadougou.

KÜNG Hans, 2005, Religion, violence et « guerres saintes ». In : Revue Internationale de la Croix-Rouge, n°87, pp. 107-122.

LANIEPCE Ludivine, 2016, « Au Burkina Faso, "le coup d'État le plus bête du monde" occupe toujours les esprits ». Publié le 16 septembre 2016, URL : <https://www.la-croix.com/Monde/Afrique/Au-Burkina-Faso-coup-dEtat-plus-bete-monde-occupe-toujours-esprits-2016-09-16-1200789414> [Consulté le 13 avril 2024].

MELLON Christian, 2019, « Violence : les religions en accusation », URL : <https://www.doctrine-sociale-catholique.fr/la-doctrine-sociale-en-debat/318-violence-les-religions-en-accusation> [Consulté le 11 avril 2024].

MONDE (LE), 2009, « "L'Afrique n'a pas besoin d'hommes forts, mais de fortes institutions". Principaux extraits du discours prononcé par Barack Obama, samedi 11 juillet, au Ghana ». Publié le 13 juillet 2009, URL : http://www.lemonde.fr/afrique/article/2009/07/13/l-afrique-n-a-pas-besoin-d-hommes-forts-mais-de-fortes-institutions_1218281_3212.html [Consulté le 13 avril 2024].

SCHWAGER Raymund, 2011, *Avons-nous besoin d'un bouc émissaire ? Violence et rédemption dans la Bible*, Flammarion/ARM, Paris.

SOUNAYE Abdoulaye, 2011, « L'Islam au Niger : éviter l'amalgame ». In : Humanitaire n°28. Publié le 20 juillet 2011, URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/1023> [Consulté le 14 avril 2024].